

Julien Gosselin et le présent

Christian Saint-Pierre

Numéro 150 (1), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Pierre, C. (2014). Julien Gosselin et le présent. *Jeu*, (150), 72–75.

JULIEN GOSSELIN

ET LE PRÉSENT



En 2013, au Festival d'Avignon, le nom de Julien Gosselin était sur toutes les lèvres. Son adaptation des *Particules élémentaires*, le roman de Michel Houellebecq, suscitait de la critique un accueil enthousiaste et remarquablement unanime. Avant de créer ce spectacle, qui sera présenté en tournée jusqu'en 2015 – notamment au FTA en 2014 –, le metteur en scène français de 26 ans, formé à l'École professionnelle supérieure d'Art dramatique de Lille, membre fondateur du collectif Si vous pouviez lécher mon cœur, s'était approprié *Gênes 01* de Fausto Paravidino et *Tristesse animal noir* de Anja Hilling.

Christian Saint-Pierre

Où réside selon vous la contemporanéité des *Particules élémentaires* ?

Julien Gosselin – Je pourrais vous citer une longue série de thèmes qui prouvent qu'on parle du monde d'aujourd'hui : la misère sexuelle, la compétition au sujet de l'argent et du sexe, le déclin progressif du monde occidental, la question de la morale, les sciences génétiques... Au fond, cela ne suffirait pas à dégager du roman ce qui me semble être son essence contemporaine.

Ce que Houellebecq parvient à faire de plus fort littérairement, c'est de reconstituer un monde par l'écriture, par le style, un monde qui est extrêmement proche du nôtre, dans sa linéarité parfois, sa tristesse aussi, sa dimension pathétique, et, dans ce monde, Houellebecq s'interroge sur la possibilité de l'amour. C'est de cela que parle le livre. C'est cette tension infinie entre un monde qui s'écroule et cette question de l'existence d'un amour réel, total, entre les individus et dans l'humanité entière qui est absolument bouleversante, et contemporaine.

Qu'est-ce qui rend ce roman si atypique dans le paysage littéraire actuel ?

J. G. – De manière générale, ce qui se retrouve assez peu souvent dans la littérature contemporaine française, c'est la tentative pour un écrivain d'embrasser le monde entier dans son livre. Il y en a qui le font, les Américains, les Hispaniques. Nous, pas tant que ça. Il paraît que c'est à cause du Nouveau roman. On s'est un peu englués dans l'autofiction, mais c'est en train de changer : Houellebecq et quelques autres ont fait beaucoup de bien à l'écriture en France. Cette volonté qu'a un auteur de raconter l'histoire récente de l'humanité autant que les parcours individuels de ses personnages me touche au plus haut point.

Cela dit, pour être très honnête, j'ai l'impression que le théâtre vit parfois dans une bulle qui n'est pas le monde, que beaucoup d'autres arts aujourd'hui sont entrés dans le monde contemporain et que le théâtre souhaite parfois résister à cela, ce qui peut lui donner un côté patrimonial, minimal sur le plan thématique, voire ennuyeux. Ainsi, dans le contexte du théâtre, j'ai le sentiment que les œuvres que notre collectif a montées jusqu'ici agissent au même endroit du présent.

Les Particules élémentaires, adaptées du roman de Michel Houellebecq et mises en scène par Julien Gosselin, seront présentées au FTA 2014 après un passage remarqué à Avignon à l'été 2013. © Simon Gosselin

Trouvez-vous, comme d'autres, que le roman de Houellebecq est subversif ?

J. G. – Je ne le trouve pas subversif. Je constate cependant, en en parlant autour de moi ou en voyant les réactions de certains spectateurs, qu'il l'est très fortement pour certains. Je ne crois pas que la subversion du livre, si elle existe, réside à proprement parler dans les thèmes qu'il développe, mais plutôt dans le simple fait de les développer. Houellebecq, pour moi, ne correspond pas au cliché de l'écrivain entomologiste qui observe ses contemporains à la loupe. Il est plutôt dans la foule, il regarde le monde comme chacun de nous ; sans doute est-il différent du fait de ce qu'il considère comme moral ou amoral.

S'attaquer à un roman, le transposer à la scène, qu'est-ce que ça représente comme défis ?

J. G. – Tout ce qui tient du roman – la narration, la construction en chapitres, l'aspect massif – constitue une aide bien plus qu'un piège. J'ai l'impression que cela nous oppose tellement de contraintes que la mise en scène n'a d'autre choix que de se mettre au service du texte et non de se poser comme un objet artistique détaché ou indépendant. J'ai dû renoncer à certains désirs de mise en scène pour être fidèle au roman ; et cela m'a obligé à me dépasser.

Le plus difficile reste tout de même de se forcer à couper régulièrement, de sacrifier des morceaux pour que l'ensemble soit équilibré, de trouver sans cesse des solutions à des défis posés par l'œuvre. Mais c'est plutôt excitant. D'un point de vue formel, nous avons jonglé avec tout ce qui nous passait entre les mains. Tout. Les seules contraintes étaient le rythme, la tenue poétique, la compréhension de l'histoire et la volonté de captiver le spectateur.

Quand vous avez affirmé que le roman de Houellebecq était théâtral, vous vouliez sûrement dire qu'il appelait une esthétique postdramatique ?

J. G. – Je ne sais pas si le mot « postdramatique » a encore un sens aujourd'hui. Le théâtre a toujours utilisé la poésie, le chant, la danse et tout ce qui pouvait servir à créer la représentation. Alors, quelle que soit la matière, c'est du théâtre, postdramatique ou non. Quand je dis que Houellebecq est fait pour le théâtre, je pars du constat que son rêve à lui est celui d'un roman extrêmement protéiforme, où se côtoient la narration romanesque, les scènes dialoguées, la poésie, Wikipédia, la notice technique ou scientifique ; un roman où toutes ces matières deviennent poème. Mon rêve théâtral à moi est très similaire, et je réalise que ces matériaux résonnent magnifiquement sur un plateau, créent différents niveaux, des ruptures, donc du jeu, du théâtre.

Pour les spectateurs du Festival TransAmériques, qui découvriront votre univers avec *Les Particules élémentaires*, pourriez-vous situer ce spectacle dans votre parcours ?

J. G. – Ce spectacle est dans le droit fil de ce que notre collectif a fait auparavant. Pas de rupture significative, du moins j'en ai l'impression. Simplement le prolongement de plusieurs convictions essentielles : trouver des métaphores contemporaines très puissantes pour raconter le monde d'aujourd'hui, chercher des défis scéniques, utiliser des matières poétiques importantes. Au fond, la seule obsession que nous partageons est de proposer un théâtre qui nous excite autant que les grands livres que nous lisons, autant que les œuvres d'art contemporain que nous aimons, autant que les films qui nous émeuvent. Ne pas jouer « petit bras », comme dit mon père au tennis.

De quelle manière est-ce que vous vous situez dans le paysage théâtral français actuel ?

J. G. – J'ai beaucoup d'affinités avec quelques créateurs de ma génération, mais pas seulement. Pour être honnête, je ne trouve pas que nos spectacles ressemblent à ceux des autres, mais je n'ai pas l'impression que les spectacles des autres se ressemblent entre eux. Je remarque qu'on peut aujourd'hui produire des formes théâtrales très différentes au sein d'une même génération, tout en maintenant cette volonté de faire du « théâtre ». Quand je vois Caroline Guiela, qui fait des objets théâtraux axés sur des problématiques très intimes, ou le collectif Das Plateau, qui cherche à bousculer le spectateur, qui refuse plus ou moins l'idée d'une narration trop évidente, je suis heureux, très heureux de faire partie de leur génération. Même si on ne fait pas du tout le même théâtre.



S PARTICULES EMENTITAIRES



Est-ce que vous arrivez à expliquer l'engouement suscité par le spectacle à Avignon l'été dernier ?

J. G. – D'abord, Michel Houellebecq. Au fond, beaucoup de spectateurs le connaissaient mal, ou pas du tout. Ils se sont rendu compte à quel point c'était un immense auteur. Et puis l'aspect grande fresque, un spectacle long, avec une vraie bande d'acteurs sur le plateau, ça émeut beaucoup les gens, je crois. Après, je ne sais pas.

Votre jeunesse, selon vous, représente un boulet ou un atout ?

J. G. – Je ne suis pas si jeune. Je crois que Stanislas Nordey a connu le succès à 23 ans. Et puis, je m'en fous. Si le prochain spectacle est une merde, on dira qu'on en a trop fait, qu'on aurait peut-être dû me laisser tranquillement finir mon apprentissage. S'il est bon, on notera que j'ai presque 30 ans, et on trouvera mon âge tout à fait banal. Alors, on s'en fout complètement, non ? ●